

TRAVELLING AS A FOREIGNER¹

Vasile Spiridon

Prof., PhD, "Vasile Alecsandri" University of Bacau

Abstract: This article is a reading focused on several aspects of the Baroque mosaic of "artistic, historical and critical memoirs" of Nicolae Filimon, reflected in Excursions to Meridional Germany. Started on the road with the intention of a precise cultural practice, the writer experienced, like his predecessors, the clash between civilizations. The author records aspects of the way of life (traditions, morals), sketches portraits, informs about places, except that his writing does not lack comments, including comparative ones, that critically highlight the differences between civilizations, morals and mentalities between the Western world and the world left at the gates of the East. There is highlighted what the traveler-writer believes to be the specific way of foreigners to manifest as a compact, unitary category through behaviors that fall within the sphere of stereotypes. During the process of approaching Western Europe, in parallel with the discovery of national identity, the months spent in the West gave him, in political, social, economic, moral and cultural terms, completely instructive confrontations with what the Other represents.

Keywords: foreigner, Other, East, West, civilization.

Dans son ouvrage, *Însemnare a călătoriei mele*, Dinicu Golescu proposait d'envoyer les enfants roumains à faire leurs études en Occident, car ils pouvaient y bénéficier d'une éducation sérieuse, moderne, menée dans des conditions supérieures à celles auxquelles ils avaient accès dans leur pays d'origine. Loin de se sentir excédé, suite à son engagement dans l'ouverture de nouvelles voies dans notre culture et littérature, le boyard éclairé a bien au contraire donné lui-même l'exemple, amenant ses propres enfants à poursuivre leurs études dans des écoles occidentales. Il espérait ainsi convaincre d'autres compatriotes, plus généreux, à faire de même en ce qui concernait l'éducation de leur progéniture.

Dût-il avoir une ribambelle d'enfants, Nicolae Filimon les aurait tous envoyés à faire leurs études en Occident, malgré ses origines modestes. Il était cependant un célibataire assumé. Il en avait été convaincu par les femmes avec lesquelles il était entré en contact ; d'ailleurs, à l'aube de ses 40 ans, il allait même faire une confession en ce sens :

« Les femmes du XIX^e siècle sont très prosaïques, ce qui les rend indignes d'être aimées. J'ai aimé moi aussi, quand j'étais jeune. Plus d'une fois, mon cœur s'est ouvert à l'amour comme la rose devant les rayons du soleil printanier ; hélas ! la femme dont je croyais qu'elle avait été créée par Dieu pour me rendre heureux, à laquelle j'avais dévoilé les pensées les plus intimes de mon âme, m'a trahi avec lâcheté ! [...] Je me suis alors dit : dorénavant, la femme n'est pour moi qu'un simple objet que j'achèterai avec de l'or ou par des mots d'esprit recueillis, sans grande peine, dans les romans à l'arsenic de monsieur Paul de Kock!... De la guerre, oui, de la guerre implacable contre ces vampires de notre sexe! »².

¹ Cet article, présenté ici dans une forme remaniée, a été publié en langue roumaine dans la revue *România literară*, no. 43/04.10.2019.

² Nicolae Filimon, *Opere*, vol. I. Ediție îngrijită de Mircea Anghelescu, București, Editura Minerva, 1975, p. 172. (n.t.)

L'ancien « chanteur absolu » de l'église Enei avait perdu sa confiance dans le sexe faible et préférait aux relations sérieuses celles à court terme, sans engagement. Les femmes lui évoquaient des êtres superficiels, dépourvus de sentiments durables, manquant du sérieux, qu'il aimait de loin et chérissait en absence. Il va sans dire que ce n'est pas à cause d'elles et pour ces raisons-là qu'il était parti en voyage en Occident. Il était persuadé, sans doute, qu'il allait les rencontrer là encore.

Pas plus loin que les célèbres bains de Bade, il fit le constat « qu'il n'y a pas d'établissements différents pour hommes et femmes et qu'ils prennent tous leurs bains au même endroit, ce qui lui paraît curieux, voire impudique »³.

Le mémorialiste a eu même la possibilité de faire une comparaison avec les femmes qu'il avait laissées derrière lui, dans son pays d'origine. La découverte de *l'autre* (dans un sens imagologique) aurait pu à tout moment éveiller en lui le désir d'aventures érotiques, voire même des intentions matrimoniales. « Les femmes hongroises », par exemple, « ont elles-aussi dans leurs traits un je ne sais quoi militaire, qui inspire le respect et l'admiration »⁴; tous les présages étaient bons et semblaient indiquer un changement d'opinion concernant l'éternel féminin. Allant plus loin, il affirma même que « ce serait bien difficile de trouver, dans d'autres pays de l'Europe, autant de nuances de beauté chez les femmes qu'en Allemagne »⁵. Néanmoins, petit à petit, il fut également édifié des femmes occidentales. En fin de compte, les Allemandes allaient se révéler trop « pédantes », trop formalistes en amour, raison pour laquelle « elles émettent parfois des prétentions ridicules » :

« Si, malheureusement, tu es tombé amoureux d'une Allemande, il n'y a pas d'autre moyen de te retrouver auprès d'elle que de te montrer, autant que possible, triste, pensif et de soupirer, de temps à autre. Si tu portes une conversation avec elle, il faut faire de ton mieux pour lui prouver que tu connais la littérature allemande en profondeur et lui réciter, sur un ton affecté et très dramatique, des poésies d'amour et des passages de la correspondance de Werther avec Charlotte ; tu dois enfin te mettre à genoux, à plat ventre devant elle, comme un condamné devant son juge implacable, car il n'y a pas d'autre moyen pour éveiller l'amour dans ces cœurs de glace »⁶.

Les scènes de ce type sont propres au romantisme et Nicolae Filimon – auquel manquaient la sensibilité et l'imagination de Vasile Alecsandri – voyageait à l'époque des récits subjectifs, du « voyage sentimental », lorsque la logique fonctionnelle de son périple ne lui imposait de suivre la ligne droite, le chemin le plus court entre deux villes. Notre voyageur exprimait parfois son point de vue sur ce que représentait le voyage pour un homme de son temps : « Comme il est heureux l'homme qui voyage, surtout lorsque l'argent ne lui manque pas et aucun souvenir de son pays ou quelque passion ne viennent le troubler !...Il court çà et là et ramasse, comme une abeille dans les fleurs, le jus sucré du voyage. / Le voyage, à mon avis, est le meilleur remède contre la tristesse. Oui, je le répète, c'est la meilleure façon de se divertir. [...] Le bonheur de l'homme qui mène une vie immobile, quelle que soit sa condition et quels que soient les biens de ce monde qui l'entourent, finit toujours par être brisé par les griffes de glace de la tristesse »⁷.

³ *Ibidem*, p. 95. (n.t.)

⁴ *Ibidem*, p. 40. (n.t.)

⁵ *Ibidem*, p. 158. (n.t.)

⁶ *Ibidem*, p. 159. (n.t.)

⁷ *Ibidem*, pp. 56–57. (n.t.)

Après avoir couru de fleur en fleur pour cueillir le jus doux-amer de l'amour, Nicolae Filimon était arrivé à la conclusion qu'il ne pouvait pas se faire une famille. Et puisqu'il n'a pas eu la possibilité d'éduquer sa progéniture en Occident (je n'ai pas trouvé dans ses récits la confession d'une pareille pensée), il a trouvé bon de s'instruire soi-même, ne fût-ce que par un court stage de « scolarisation » de trois mois.

En empruntant le chemin de Giurgiu, le pérégrin croyait qu'il était de son devoir d'expliquer aux lecteurs quel était le moyen de locomotion qu'il utilisait. L'« omnibus » était, en fait, une « charrette bondée de passagers », « pour tous » (comme son sens étymologique nous l'indique), censée « transporter un nombre limité de personnes ». Après plusieurs « secousses et cahots », il a fait une halte à Călugăreni, lieu emblématique pour Mihai Viteazul, où il s'est exclamé en véritable révolutionnaire de 1848 : « Roumains ! Il est grand temps de vous réveiller de la léthargie vers laquelle vous ont menés la paresse et l'égoïsme ! Erigez des monuments à vos héros ! Vénérez leur mémoire, car une nation qui ne vénère pas ses héros et ses bienfaiteurs ne donnera jamais naissance à des héros ! »⁸

Une fois arrivé à Giurgiu, en quittant le rivage, « une compagnie de violoneux », venue de la capitale, sur commande spéciale pour la séparation d'un être cher, commença à jouer des airs mélancoliques. Ce fut le moment pour le mémorialiste de suggérer la pérennité de cette façon de quitter son pays : « ce serait bien d'avoir une compagnie des meilleurs violoneux à toutes les frontières du pays, payés par les autorités, pour chanter le mal du pays à tous ceux qui quittent leur patrie pour aller à l'étranger et comploter contre son bonheur »⁹.

Et, comme une fatalité, à peine embarqué, le mal du pays s'avéra être dévastateur et la séparation de la terre natale acquit des nuances douloureuses pour le voyageur peu éduqué à l'esprit de la mobilité qui, de plus, n'avait pas encore connu l'appel du lointain.

A Vienne, en prenant le train pour Prague au « débarcadère de la voie ferrée », le mémorialiste ne put pas cacher sa déception quant à ces moyens modernes de transport, qui n'avaient ni « la vitesse du vent », ni « de la pensée », comme il l'avait entendu dire au pays ; en plus, il nous assura que si les trains de « l'Angleterre ou de l'Amérique surprennent réellement et effrayent les passagers » par leur vitesse, ceux de « l'Allemagne et, surtout, de l'Empire autrichien avancent très lentement »¹⁰.

Il avait sans doute rapidement oublié l'état dans lequel il était descendu à Giurgiu, après un voyage assez « fatigant » à cause des moyens de transport en commun rudimentaires. En tout cas, il avait une autre vision, plus progressiste, des voies ferrées que les voyageurs de Hanu-Ancuței. Mais la bière éveille une curiosité pareille à celle pour les héros des récits de Sadoveanu. En voyant les Viennois rassemblés à Volksgarten pour « siroter la boisson amère et mousseuse de Cérés », le pérégrin assoiffé ne manqua pas de remarquer « cette flegme curieuse qui est propre aux nations anglo-américaines »¹¹.

A Munich, il entra dans un « établissement de l'ivrognerie », le « temple colossal de Bacchus », une cave à l'intérieur de laquelle plus de mille bavarois buvaient « l'amer nectaire de l'Olympe scandinave »¹².

Avec ou sans un verre de vin à table, les douleurs étouffées étaient partout les mêmes dans l'espace roumain : « Le Roumain, lorsqu'il est accablé par la tristesse, a l'habitude de plier la casquette sur sa tête. C'est un geste typiquement roumain qu'on voit aujourd'hui

⁸ *Ibidem*, p. 6. (n.t.)

⁹ *Ibidem*, p. 12. (n.t.)

¹⁰ *Ibidem*, pp. 55–56. (n.t.)

¹¹ *Ibidem*, p. 92. (n.t.)

¹² *Ibidem*, p. 197. (n.t.)

encore chez les paysans »¹³ – nous fit encore remarquer, dans une note de page de page au début de son roman *Ciocoi vechi și noi*, celui intéressé, en véritable romantique, par la psychologie des peuples, ainsi que par les différences ethniques. En effet, étant doué pour l'observation et le décantage caractériel, Nicolae Filimon se sentait à son aise lorsqu'il étudiait ses semblables. « Mon habitude, lorsque je voyage, est de m'intéresser plutôt aux personnes qu'aux choses » – avouait-il dans les premières pages du récit *O cantatriță de uliță (Din memoriile unui călător)*¹⁴. Les esquisses biographiques, les faits humains dépourvus de banalité suscitaient davantage son intérêt. Citadin par naissance, Nicolae Filimon n'était pas d'abord attiré par la beauté des paysages naturels. Ce fut sans doute la raison pour laquelle il affirma : « Regarder un visage humain est plus important pour moi que les tas de pierres qu'on nomme villes ou cités, que ces élévations de terrain ou ces monticules en calcium appelés montagnes ou que ces fourrés qui désignent des forêts »¹⁵.

Cependant, les révélations d'ordre imagologique ne semblaient se produire qu'au contact direct avec *l'autre*, jamais par ouï-dire. A un « dîner patriotique » à Peste, dans une atmosphère exaltée par le rythme de csardas et entretenue par le vin rouge de Tokai (« l'esclave hongrois ne cherche à boire que du vin rouge »¹⁶, le pérégrin roumain fit la connaissance des « véritables hongrois ». Durant une discussion avec un révolutionnaire de 1848, ponctuée par des gestes pathétiques et le répertoire langagier de l'époque, il est arrivé à la conclusion que la plus grande faute de la révolution a été le manque d'unité des nations asservies par celle qu'il avait ailleurs nommée « commère Autriche ». A la fin, les convives finirent par crier en s'embrassant : « Éljen a Magyar, éljenek az Oláhok! »¹⁷ Vive le Hongrois, vive les Valaques ! *O, tempora!*...

Dans cet article, nous avons essayé de surprendre seulement deux ou trois aspects de la mosaïque baroque formée par les « mémoires artistiques, historiques et critiques » rédigées par celui qui, étant parti en voyage avec l'intention d'une pratique culturelle précise, a éprouvé, comme Dinicu Golescu, le choc des civilisations. *Escursiuni în Germania meridională* a placé Nicolae Filimon dans un nouvel ordre de perception de l'univers, le poussant, peut-être, à s'approprier la boutade d'un Occidental (Théophile Gautier). Arrivé quelques années auparavant en Orient, à Constantinople, il tire la conclusion suivante: « pour voyager dans un pays, il faut être étranger ».

BIBLIOGRAPHY

- Cosma, Viorel, *Nicolae Filimon, critic muzical și folclorist*, București, Editura Muzicală, 1966.
- Faifer, Florin, *Semnele lui Hermes: memorialistica de călătorie (până la 1900) între real și imaginar*, București, Editura Minerva, 1993.
- Filimon, N., *Opere*, vol. I.–II., ediție îngrijită de Mircea Angheliescu, București, Editura Minerva, 1975.
- Ivașcu, George, *Nicolae Filimon*, București, Editura Albatros, 1977.
- Manolescu, Nicolae, *Arca lui Noe. Eseu despre romanul românesc*, I, București, Editura Eminescu, 1991.
- Martin, Aurel, *Introducere în opera lui Nicolae Filimon*, București, Editura Minerva, 1973.

¹³ N. Filimon, *op. cit.*, vol. II, p. 21. (n.t.)

¹⁴ *Ibidem*, p. 223. (n.t.)

¹⁵ *Ibidem*. (n.t.)

¹⁶ N. Filimon, *op. cit.*, vol. I, p. 50. (n.t.)

¹⁷ *Ibidem*, p. 51.

Zaciu, Mircea, *Viaticum*, București, Editura Cartea Românească, 1983.

Zamfir, Mihai, *Scurtă istorie. Panorama alternativă a literaturii române*, I, Editura Cartea Românească & Polirom, 2011.

.